



Prix d'écriture
Claude Nougaro

édition 2009-2010

Catégorie Nouvelle

Histoire de prison

par Sacha Depaul

SACHA DEPAUL | 22 ans

Étudiante en troisième année à la fac d'Arts plastiques, après deux ans de psychologie qui ne m'ont servis qu'à comprendre mon chat, ce qui n'est quand même pas rien. J'écris depuis que je suis en âge de tenir un crayon sans le mettre dans ma bouche. D'abord des histoires de princesses : c'est toujours comme ça que les choses commencent. Ensuite, des histoires à l'eau de rose et des récits de massacres particulièrement sanglants. L'adolescence, j'imagine.

En ce qui concerne ma nouvelle, écrite à 20 ou 21 ans, je n'ai jamais été en prison et je n'ai jusqu'à présent embrassé que des garçons, elle n'est donc pas spécialement autobiographique (mais je ne désespère pas qu'elle le devienne).

On m'a souvent dit que j'avais un style un peu trop chargé, qui demandait des efforts de lecture et qui mériterait des pauses ou des « silences ». Je pense que c'est vrai. J'atteindrai certainement cet équilibre dans quelques décennies, au seuil de mes cheveux blancs assagis. Pour l'instant, je ne peux rien changer. Mon écriture est trop intime, elle sort échevelée et mes peignes de vocabulaire ne font que la boucler davantage.

Mais l'art est comme l'humain, il est perfectible, et j'ai la chance de ne pas échapper à cette règle. Écrire, même mal, est encore la meilleure façon d'apprendre à écrire.

Et le raisonnement est le même en ce qui concerne la maîtrise des tondeuses à gazon.

Histoire de prison

Elle n'était jamais entrée dans une prison. Peu de gens ont l'occasion d'y entrer pour en ressortir, comme on visite un musée, ou un zoo. Elle descend du camion avec les autres, menottées, cernées comme si l'une d'elles avait pu dissimuler encore jusque-là un fusil à pompe, ou encore l'intime conviction qu'elle pouvait s'en tirer, en se débrouillant bien. Les détenues qui les regardent passer, appuyées au verso des grilles, étudient leurs vêtements comme des pièces de collection : ce sont là une jupe, un manteau, un pull, une veste, des chaussures qu'elles n'ont pas touchés depuis longtemps. Avant que ces recrues n'enfilent l'uniforme des prisonnières, elles font encore partie du monde, elles ont l'exotisme du dehors et les poches pleines de nouvelles fraîches. Il faut en profiter maintenant, car dans quelques jours, elles n'auront plus rien de particulier.

La prisonnière au milieu des autres marche les yeux baissés et ne regarde personne. Qu'y a-t-il à voir ? Elle entend tous ces yeux qui la détaillent mais elle ne ressent rien. Elle se vide à chaque pas de tout ce qu'elle est, de tout ce qu'elle connaît. Tout lui échappe : ses pensées, ses rêves, ses goûts, elle laisse filer, couler sa substance sur le béton qui résonne sous ses chaînes.

Le bruit des chaînes, le vrai bruit des chaînes, c'est quelque chose qu'on ne peut pas comprendre tant qu'on ne les a pas eues aux mains, ou aux pieds. Elle s'en rend compte maintenant, elle entend de loin ce bruit qu'elle connaît pourtant et qu'elle découvre à cette seconde, comme elle découvre la sensation d'être menée sans avoir le choix de rien. Menée vers cette bâtisse sèche qu'on distingue mal, comme un bateau fantôme, une île informe qu'on n'accoste qu'en s'y échouant.

Il lui semble que ce sont ses chaînes qui l'empêchent de s'envoler, de se faire happer par le vent comme un de ces sacs en plastique qu'on voit danser, quand le vulgaire s'accorde un instant de grâce. Elle pourrait très bien être ce sac plastique virevoltant, elle se sent vide et transparente. Elle avance. Elle avance en craquotant, volatile et friable, rousse et jaune en feu de feuilles mortes. Après tout, c'est l'automne. N'a-t-on jamais vu de feuilles mortes enchaînées ?

« Je continue sur ma lancée. De zombie dehors je passe à zombie dedans, tout dans ma vie n'aura été qu'une question de lieux : le berceau, le parc, l'école, la rue et le reste, le lieu du crime et la prison, pourquoi pas. Ça s'appelle une réaction géographique en chaîne. La vie, quoi. Je me trouve beaucoup de légèreté pour quelqu'un qui s'apprête à passer vingt ans de sa vie en prison. Vingt ans de sa réaction géographique en chaîne dans un seul et même lieu. Je vais avoir de quoi peaufiner le concept. Tais-toi idiot, n'essaie pas d'avoir l'air décontracté à tes propres yeux, c'est pitoyable. Mon problème c'est que je ne ressens plus rien. Sauf les chaînes. Même après les avoir portées des heures, elles sont toujours aussi froides. Encore une jolie chose qu'on a trouvée là. Je ne sais même plus si c'est moi qui les porte ou si ce sont elles qui me tirent. Combien de poignets ont dû leur passer entre les dents pour qu'elles connaissent le chemin par cœur ? Pas si vite mesdames, nous y serons bien assez tôt. Telle que vous me voyez, je suis en train de goûter à ma dernière bouffée d'air libre. Je ne peux pas dire d'air pur, il est déjà oxydé par vos grincements de vieilles folles, moisi par ces haleines qui passent au travers des grilles, violé par ces regards qui en font tout autant. Je ne sais pas ce qui me dégoûte le plus, vous, moi ou le reste. Et dire que c'est mon dernier jour sur terre. »

Elles entrent. Toutes en ligne, toutes effrayées à des degrés différents.

Il y a celles qui savent pourquoi elles sont là, qui l'avaient déjà envisagé et que ça ne choque pas outre mesure. Pour la deuxième, là-bas, ce ne sont que des retrouvailles. Il y a celles qui ont su, fut un temps, pourquoi elles étaient là, mais que la conscience de la situation et de ce qu'elle signifie est en train de submerger. Le souvenir du délit est de plus en plus confus. Bientôt elles diront qu'elles sont innocentes. Il y en a aussi d'autres qui s'avancent grelottantes et déjà brisées, par leur faute, par l'erreur, par le passé ou l'avenir, qui se condensent en deux-trois griffonnages immatériels cherchant la gomme charitable qui mettra fin à leur existence gracile, et à leur épreuve. Et enfin il y a celle qui n'en finit pas de s'oublier, par mégarde, de s'estomper à sa propre pensée et à ses propres sens, de s'évaporer dans la tiédeur d'une prison aux dents sales, qui lui tire la langue pour qu'elle y monte.

Les gardiennes prennent le relais des convoyeurs. On les mène, on les rudoie, on les méprise : on les met au parfum. Celui des murs et des barreaux, des serrures et des clefs, des ordres, des droits qu'elles n'ont plus et des règles qu'elles découvriront bien assez tôt. Etape après étape, on les incruste dans le paysage. On les monnaye, on les trie, on les manipule, on les évalue, on fait des paris à peine discrets : on fait son travail, comme n'importe qui d'autre. En entrant, elles n'étaient déjà plus elles-mêmes : ce soir, elles ne seront plus rien, tout juste libres d'être des prisonnières à part entière. La première nuit se prépare. On leur a attribué un numéro, et une cellule. Les cent détenues qui partagent le même bâtiment sont devant leur porte ouverte. Cette porte encore ouverte. La matonne aboie. Les prisonnières font deux pas en arrière. La porte se ferme.

« Les barreaux viennent de claquer devant mes yeux. Je suis là encore, debout, à les regarder comme si j'attendais quelque chose. Qu'est-ce que ça peut bien être ? Qu'ils se rouvrent, bien sûr. Qu'ils se rouvrent et qu'un ami que je n'ai pas vienne me prendre par la main en rigolant, parce qu' « on m'a bien eue ». C'est ce que doivent attendre aussi les femmes avec qui je suis entrée, celles qui se sont évanouies quatre ou cinq fois depuis qu'on a passé la porte. Mais ça n'arrivera pas. Elles seront déçues, demain. En face de moi, il y a cinquante cellules. Au fond, ça ressemble à une barre d'immeuble, un clapier comme on en voit dans toutes les villes, dès que les gens sont prêts à s'entasser. Alors c'est ça, la prison. On me regarde. C'est la cellule juste en face de la mienne. Elle est encore debout, comme moi. Ses yeux reflètent la lumière du plafond, celle qu'ils ne vont pas tarder à éteindre. Les miens doivent briller de la même façon, pleins de barres de néons. Si j'avais pu me douter que mes yeux reflèteraient un jour la lumière d'une prison. J'ai toujours eu de mauvaises notes à l'école, mais jamais à ce point-là. Jamais au point où on aurait pu me répéter à tout bout de champ que j'allais mal tourner. D'abord ce n'est pas moi qui ai mal tourné, c'est toutes les circonstances autour. J'ai eu le vertige, voilà tout. Ah. Les lumières s'éteignent. Il y a une veilleuse devant chaque porte, sur la rambarde. C'est joli, on dirait un jouet pour enfant. Mais les poupées tôlardes, ça n'existe pas. Dommage. Les yeux en face brillent toujours. Et les miens ? »

Non. Ses yeux à elle ne brillent plus, ils ne font que refléter le néant,

et il n'a pas beaucoup d'éclat. Elle finit pas se coucher. Comme dans toutes les situations nouvelles, chaque geste paraît étrange et décalé. Plus la situation est extra-ordinaire, plus les gestes paraissent absurdes. Elle en est à se demander si on marche ici comme on marche ailleurs, si on se couche comme partout, si on dort de la même façon. Etant seule, elle peut se permettre d'essayer, de voir si, en vivant normalement, on peut survivre.

Dans son lit, elle se tourne sur le côté. Elle a vue sur le mur gris et, du coin de l'œil, elle aperçoit les barreaux. Alors elle se met sur le dos. C'est maintenant le plafond gris et, par le bas des yeux, les mêmes silhouettes rigides. Elle finit par se mettre sur le ventre, la couverture sur la tête et la conscience des choses bien au fond d'elle-même, pour surtout ne pas penser, et craindre le lendemain. Elle ferme un œil. Puis l'autre. Au bout d'un moment, elle dort sans rêver.

« Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que c'est ? Ce bruit, cette lumière !!! »

Elle se lève en désordre et va jusqu'à la porte. Elle aperçoit l'ombre d'une gardienne dans les escaliers, et celle d'une autre qui s'éloigne de sa cellule en sifflotant presque.

« C'est le tour de garde. Elles font un tour de garde, on me l'avait dit, j'ai oublié. Comme s'il y avait moyen de s'évader, comme ça, en pleine nuit. Ce bruit, c'est incroyable, inimaginable, c'est leurs foutues bottes sur la foutue ferraille, celle des escaliers et des paliers, et aussi celle de leurs clefs qui tintent à chaque pas, pour nous faire baver. Et la lumière, qu'est-ce que c'était que cette lumière ? Mais qu'est-ce qu'elles font ? Ah d'accord, j'ai compris. On est vraiment moins que de la viande, ici, ça fait plaisir à voir. Elles balancent un coup de lampe torche dans chaque cellule, ça fait moins cher le lever de soleil. Combien de fois par nuit ? Toutes les trois heures. Combien de tours entre 21heures et 7heures ? Trois. Trois descentes aux enfers dans ce vacarme à cauchemars et cette lumière de fin du monde. J'ai le cœur fragile depuis hier, je ne tiendrai jamais les deux tours qui restent. Je préfère encore oublier de dormir. »

Elle resta donc éveillée, à détailler, trois heures plus tard, cette

chose vive et bruyante qui devait ressembler à la première seconde d'un nouveau-né, quand de poisson il passe à Homme, dans ce chaos déjà plein d'amour qu'il ne peut pas comprendre. C'était le même chaos, et c'était le même amour, mais mille ans plus tard, quand il n'y a plus personne pour en parler.

Le lendemain matin, un peu avant sept heures, elle se rendit compte qu'elle s'apprêtait à vivre sa première journée de prison. Elle regrettait de ne pas y avoir été préparée, que personne ne lui ait dit, à l'école, à quoi ça ressemblait et comment ça se vivait, une journée en prison. On ne vous apprend jamais ces choses-là.

Quand les portes s'ouvrirent et qu'elle dut sortir avec les autres, au milieu des autres, la conscience de son corps lui revint vaguement, et avec elle la conscience d'une peur sourde qui lui mélangeait le ventre, qu'elle pensait pourtant déjà connaître mais qu'elle découvrait à cette seconde, comme le bruit des chaînes. Le goût de la prison marque toutes les sensations.

« J'ai peur. Je sens que mon corps a peur pour lui. Egoïste. Et ma santé mentale, alors ? Mais on ne craint pas la folie, la folie nous rentre dans le cœur sans que l'on puisse s'en rendre compte. Et puis je ne perdrais pas grand chose à devenir folle, c'est peut-être même ce qui pourrait m'arriver de mieux. Je le suis déjà un peu, dose préventive. Légitime défense, Monsieur le juge. Mais mon corps, lui, mon corps et toutes ses petites cellules farouches ont mille raisons d'être terrifiés. On raconte tellement de choses. Le beau privilège, je vais pouvoir tout vérifier. »

Elle voit flou. Tout est légèrement brouillé, comme si elle avait besoin de lunettes. C'est peut-être le manque de sommeil. C'est peut-être le manque d'air, la peur, le vertige. Elle entend les bruits et les voix comme des sons lointains, presque des échos. Pourtant il y en a du bruit, et il est proche : toutes ces voix de femmes qui parlent, qui discuteraient presque si elles étaient ailleurs qu'ici. C'est le petit déjeuner. Elle est dans la cantine, le réfectoire, elle ne sait pas comment l'appeler, cette pièce où elles se retrouvent toutes ensemble, où les groupes se forment et se distinguent à peine, fondus dans l'uniforme, amalgamés dans la même couleur crayeuse. Elle se regarde.

« C'est le même bleu fade. Je ne suis plus différente de personne,

moi qui étais déjà si banale dehors. Des tables, des chaises. Comment les choses les plus simples arrivent-elles à paraître différentes de ce qu'elles sont ? Elles se sont hissées au statut d'étrangetés, mais c'est faux, elles n'ont pas le droit. C'est sûrement moi qui déforme tout, parce que je suis face à une nouvelle épreuve : comment mange-t-on, ici ? Faut-il toujours porter les aliments à sa bouche ou est-ce autre chose ? Les couverts seront-ils eux aussi différents au point que je n'en comprendrai plus l'usage ? Dois-je lever le coude ? Croiser les jambes ? Qu'est-ce qui peut bien être mal vu dans cette maison du crime ? Comment ne déplaire à personne ? C'était déjà une mission impossible dehors, ça ne sera pas mieux ici. Je dois détonner horriblement, comme toutes les nouvelles. Tiens, il y en a une de celles avec qui je suis entrée hier, là-bas, assise dans son coin. Elle aussi regarde autour d'elle. Elle doit se poser les mêmes questions. Je devrais peut-être aller la rejoindre, après tout il va bien falloir que je me fasse une ou deux relations. C'est comme ça qu'on fait, non ? »

Trop tard. La femme en question vient d'être rejointe par trois déte-nues qui cherchaient de la place pour s'asseoir. Dommage. Avisant finalement une chaise vide qui a l'air d'être une chaise normale, elle s'assoit. Au bout d'un quart d'heure, le petit déjeuner se termine.

« Je n'ai touché à rien. C'est stupide de ne pas avoir dormi, je me sens vaseuse, j'ai une envie de vomir permanente. Je ne sais pas où je dois aller. Je ne me souviens plus. Qu'est-ce qu'ils m'ont dit hier ? La bibliothèque ? Non, c'était la fille à côté de moi. Moi je dois laver. Mais laver quoi ? Par terre. Je dois aller au bureau de l'intendante pour qu'elle me donne de quoi laver par terre. Mais je ne sais plus où est le bureau de l'intendante. Malheur, je vais devoir demander. C'est stupide mais j'ai presque peur de me faire poignarder dans le dos si j'adresse la parole à quelqu'un. C'est ridicule. Allez, toi là-bas, tu feras l'affaire. »

Elle se dirige vers son premier contact de prisonnière. Elle demande, on lui répond. On lui demande si elle fait partie des nouvelles. Oui. On lui dit qu'elle va s'habituer, tellement qu'elle ne voudra plus en partir, ajoute-t-on en rigolant. Elle sourit sans avoir bien compris, pour ne pas vexer, et elle part dans la direction indiquée.

Elle trouve le bureau, se fait donner un seau, un balai, une toile et

un secteur à « faire rutiler ». Elle se retrouve soudain seule dans un grand couloir, avec d'autres encore qui en partent ou qui y viennent, des portes, des petites fenêtres grillagées. Elle se sent stupide avec son balai et son seau. C'est trop simple.

« Je ne voyais pas ça comme ça. De toutes façons je ne vois rien. Tout est flou, j'ai l'impression que ça empire. J'ai aussi une douleur qui me bat dans les tempes comme une boîte à musique, un métronome taré. Idiote, tu aurais dû dormir. Quelle importance le bruit et la lumière des tours de garde, tu ne vas pas me dire que c'était pire que tes nuits habituelles ? Non, il ne faut pas que je commence à me parler, c'est comme ça qu'on attrape la folie, c'est typique, n'importe quel thriller de roman de gare vous le dira : le tueur se parle toujours. Je ne me parle pas. Je passe le balai. »

Elle se sent vaporeuse et légère. Elle voit le balai s'activer de loin, elle ne sent pas l'eau sur ses mains, la toile qu'elle presse, les courants d'air de ce couloir idiot. Elle pense. Elle ne peut rien faire d'autre et c'est un drame.

« Je ne sais même plus comment je suis arrivée là. J'ai oublié comme on oublie au réveil le rêve de la nuit. Et pourtant je ne me suis pas réveillée, mais j'ai oublié quand même. En m'étirant un peu, en faisant un effort, peut-être que je pourrais me souvenir, me rappeler ce soir-là. Peut-être que je pourrais, en baillant dans ma propre chaleur, me payer le luxe d'un détail ou deux, comme la fenêtre éclairée dans le noir, ou la sirène. La sirène qui hulule toujours pour quelqu'un d'autre. En réalité tout est simple comme un mauvais feuilleton, il n'y a que moi pour compliquer les choses. »

Le déjeuner arrive, avec toutes ses promesses un peu effrayantes, ses perspectives de foule. Elle arrive à retrouver le chemin de l'intendance, puis celui du réfectoire sans avoir besoin de demander. Elle prend un plateau, le leste de quelques plats informes et va s'asseoir, en prenant une grande respiration, à une table où il y a déjà du monde.

Il y a là trois femmes mûres et une jeune qui doit avoir son âge. Elle ne les regarde pas en s'asseyant, elle ne veut pas exister à leurs yeux, seulement les écouter, entendre ce son du nouveau monde, savoir

quel est le langage qu'il faut connaître pour se faire comprendre. Les détenues les plus âgées parlent de choses et d'autres comme de vraies femmes, mais un quelque chose les trahit dans leur façon de parler, leur attitude un peu forcée. Elles ont l'accent de la prison : il y a longtemps qu'elles sont là. La dernière, la plus jeune, ne parle pas et ne dit rien. Elle mange mécaniquement, parce qu'elle ne sait pas encore si elle veut vivre ou mourir alors, dans le doute, elle mange. Elle a des yeux gris. Avant ils étaient bleus. Maintenant ils sont ce qu'ils peuvent.

Quand au hasard d'une gorgée d'eau son regard se posa sur la nouvelle venue, et que cette dernière aperçut le reflet du verre dans les yeux qui la regardaient, elle la reconnut. Ces yeux-là l'avaient déjà rencontrée.

« Ce sont les yeux d'hier soir. Je les distinguerais entre mille autres. Alors c'était toi qui m'observais, hein ? Qu'est-ce que tu peux bien me trouver de particulier pour qu'il n'y ait dans ton regard ni défiance ni gourmandise ? On dirait que tu as gardé tes yeux du dehors, des yeux qui regardent pour voir et pas pour survivre. Je dois encore avoir les mêmes aujourd'hui, mais pour demain, je ne te promets rien. »

L'autre eut manifestement du mal à décrocher son regard et à le reposer sur la fourchette inerte qui l'attendait sur le bord de son assiette. Elle venait de rencontrer son double, son reflet dans le miroir sombre, et ses yeux l'avait réfléchi, comme le reste.

Mais l'heure avance. Après le déjeuner vient la promenade, ou, plus exactement, l'obligation de sortir se dégourdir la digestion sur le béton froid.

« Promenade. Ça aussi on me l'avait dit. Comment est-ce que j'ai pu oublier tout ce qu'on m'a dit à mon entrée en prison ? Est-ce que c'est bien moi qui y suis entrée, au moins ? J'ai l'impression d'avoir pris le relais de la vie d'une autre, je suis née cette nuit entre deux coups de lampe torche et je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé avant. Il faudra que je fasse un effort de concentration, la prochaine fois qu'on me parlera. »

Elle se lève. Il faut qu'elle traverse le réfectoire pour poser son pla-

teau et sortir. Il faut qu'elle traverse ce petit pays bleu fade pour avoir un peu d'air du dehors.

Elle entame le trajet presque courageuse, le poursuit de plus en plus fébrile et quand enfin il se termine, elle laisse presque tomber son plateau, pousse la porte et sort avec quelques autres le plus vite qu'elle peut. Elle n'aurait jamais pensé qu'une centaine de mètres puisse être aussi longue à parcourir.

« Ces regards ! J'ai senti des regards qu'on ne voit jamais ailleurs, des regards qui glissent et qui s'accrochent, qui entrent à l'intérieur comme s'ils étaient chez eux ! Je ne me suis jamais sentie aussi nombreuse dans mon propre corps, c'est pire qu'une invasion de vermine. Ces regards, des vers qui me grignotent à distance ! Je ne passerai plus jamais au milieu de cette foule et si ce qu'on raconte est vrai, alors je ne veux plus rien entendre. »

Dehors en hiver, c'est comme dedans. Les murs sont les mêmes et le plafond gris, c'est le ciel. Du gris, du gris et du gris, et un peu de ce bleu fade qui voyage dans tout cela, triste mer insolite qui roule ses marées mortes sur fond de limon gris, le long d'une plage qui ne veut plus d'elle.

La nouvelle gravite au milieu des courants, consciente que sa solitude de jeune recrue attire l'attention, cette attention qui la hante maintenant comme la crainte d'un cauchemar. Alors elle s'assoit dans un coin, adossée à un mur, au ciel ou au sol, elle ne sait plus, cette grisaille générale perturbe son sens de l'orientation et perd ses points cardinaux, tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle est là où elle a voulu être, dans un moment d'égarement, et qu'elle donnerait aujourd'hui n'importe quoi pour s'en échapper.

« Du regret, petite fille ? Cette semi-conscience gluante arriverait à te faire croire n'importe quelle idiotie. On ne peut pas regretter quand on est mort, entre-toi ça dans ce qui te reste de tête, ni regret, ni espoir et rien d'autre qui puisse ressembler à un sentiment. On aurait beau t'interroger, tu n'es déjà plus là pour en parler. »

Un groupe s'approche. On lui parle. Essayant de contrer son amnésie chronique, elle écoute, elle s'accroche aux mots avec ses ongles intelligents, elle déploie une énergie terrible pour décrypter l'intraduisible,

ces sons qui ne lui disent absolument rien. Elle ne comprend pas. On rit. Sa main droite, au fond de sa poche, commence à trembler. Encore ce corps ridicule qui craint pour ce qui ne lui appartient plus. On parle encore. Dans sa fureur de décodage, dans cette rage qu'elle investit à corps perdu pour capter quelques mots sans parasites, elle parvient à saisir trois groupes de lettres qui ne lui sont pas totalement inconnus : nouvelle, bienvenue, cadeau.

Le premier coup qu'elle reçut lui envoya cogner la tête contre un morceau de ciel dur.

Elle se réveille à l'infirmerie. Mais c'est un bien grand mot, un bien grand privilège que de lui accorder un « réveil ». Tout est encore plus flou qu'avant, plus cotonneux, comme si on lui avait farci les yeux de plumes et de goudron, de mousse, de sable, les couleurs sont grainées, poreuses, elles glissent sous le regard en crissant. Elle est quasiment sourde et quasiment aveugle, et ces quasiment-là lui ouvrent une plaie béante quelque part où elle la sent à peine, une région où elle s'enfoncé de plus en plus. Elle se rapproche de la douleur à chaque battement de cils.

Elle ne peut même pas penser. Elle bouge un peu la tête, ressent le mouvement sans y croire mais soudain le mouvement l'engloutit et l'aspire, la projette dans une spirale insupportable, un tourbillon d'overdose qui ne veut plus s'arrêter, même après qu'elle se soit figée, terrifiée par cet abysse incalculable qui suce son équilibre en grandes goulées roulantes et qui lui crache en retour une monstrueuse envie de vomir, un besoin irrépessible de s'expulser toute entière, de s'éjecter d'elle-même. L'odeur farineuse des médicaments qui rôde tout autour d'elle la saisit d'un coup, à la gorge, et lui jette à l'esprit ses plus mauvais souvenirs tandis que, automate déglingué, elle bascule brusquement sur le côté, met la tête hors du lit et hurle des torrents de bile qui lui ouvrent le corps et le cerveau comme pour lui lire l'avenir dans le ventre.

Derrière ses yeux raclants, ses visions en gravillons, elle distingue la trace éclatée de ce qu'elle a craché. Au milieu de ce filet sordide, elle voit du sang. C'est rouge comme un coquelicot qui part au vent, ça s'effiloche comme des particules de braises. C'est une scène d'intérieur, un intérieur qui vient de loin.

Un bruit de pas qui se pressent. Une jeune femme accourt. C'est le bleu fade qui revient, encore un échantillon d'enfer, encore une pipette pleine de coups et de cassures. La malade se jette en arrière, gémit, retrouve un instant la corne de l'épouvante, le mât qui l'empale en semant des échardes.

Mais rien ne se passe. On la rassure. On la fait boire. On nettoie son cri, on lui parle un peu, dans une langue qu'elle ne connaît plus, avec un accent qu'elle revisite. Elle humecte lentement ses lèvres desséchées. On lui dit qu'elle a eu de la chance. « De la chance de t'en être tirée à si bon compte. » Cette phrase, idiote et étrange à la fois, lui fait sauter une marche dans la conscience des choses. Elle voit un peu mieux, moins de sable et de poussière. Elle perçoit des sons presque nets. Elle rouvre les portes, retrouve sa voix intérieure, pâteuse, lente, jaunâtre.

« J'ai mal partout. Elles m'ont détruite. Je vais sûrement mourir. Tant mieux, c'était une folie de venir ici. Ne me sauvez pas, je vous interdis de me soigner. A quoi ça peut bien vous servir de toutes façons, on m'a mise là pour se débarrasser de moi, en même temps que toutes les autres, pourquoi ne pas me laisser sur le béton de la cour ? Rouge sur gris, le dernier raffinement. Et toi, pourquoi tu me soignes ? Tu n'y es pas passée aussi, en arrivant, au cadeau de bienvenue ? Tu y as eu droit, c'est certain, tu as la tête de celles qui y passent sans comprendre, on se ressemble. Ne me dis pas qu'après ça, tu avais envie de vivre. Cette odeur qui flotte est un meurtre à elle toute seule. Ne me soigne pas. Je ne veux pas de cette perfusion ridicule, de ce sauvetage absurde. J'ai mal. Comment avoir une autre pensée en tête. Tu me condamnes deux fois, idiote, ton pansement, c'est pire qu'un mauvais procès. Je te hais plus que celles qui m'ont frappée, laisse-moi ! Laisse-moi !!! Elle n'entend rien. Je ne parle pas. J'ai mal. »

Elle resta une semaine à l'infirmerie, quand un mois lui aurait paru tout juste suffisant. On la relâcha dans la nature, dans cette faune si spéciale qui, avec ce cadeau empoisonné, n'avait fait qu'ébaucher ses morsures.

Les couleurs et les formes lui en voulaient toujours. Les sons se travestissaient, déguisés de mille ondulations incompréhensibles, lui-

santes et glissantes pour son cerveau horizontal qui branlait comme un ponton mité, passerelle entre une eau trouble et une berge ingrate. Rien n'avait changé hors de l'infirmierie. C'était une habitude qu'il allait falloir qu'elle prenne : s'apercevoir chaque jour que rien n'avait changé. Rien ne pouvait changer. Quelques têtes différentes, de temps à autres, dans lesquelles elle se retrouvait parfois, elle qui ne se reconnaissait plus. Un peu plus d'indifférence autour d'elle, un peu moins de hargne brute. Elle revêtit sans s'en apercevoir un drap, troué pour deux yeux inutiles, un vêtement de fantôme hagard, bousculant, bousculé, déambulant, du réfectoire à la laverie, de la promenade au bureau de l'intendante, du réfectoire encore jusqu'à sa cellule, amorphe elle-même d'embarreauter tant d'apathie. Les mœurs et coutumes de la prison prenaient lentement leur marque sur elle, se gravant sans remous dans son être flottant.

« Ici, tout s'appelle différemment. Elles ont éprouvé le besoin d'inventer un nouveau langage, un argot qui leur ressemble. Elles ont crée un nouveau monde, pour ne plus se sentir exclues du précédent, j'imagine. Pour la fourchette, elles disent une pique, et pour le couteau, un canelar. Je ne sais pas d'où ça vient, j'ai déjà du mal à les retenir tous. Le vent mou, la pluie qu'on n'entend pas, le lit, la cellule. Elles ont un mot spécial pour la cellule, un mot qui m'amuse. Enfin, qui m'amuse...depuis combien de temps n'ai-je pas ri ? Mais peu importe, le mot pour cellule me plaît : elles l'appellent « l'événement ». Comme si tout ça leur était arrivé par hasard, sans qu'elles l'ait vu venir, une chose en dehors de leur responsabilité. Un obstacle, un imprévu, un aléa. La dérision de « l'événement », presque une affaire de jours. Mais ce langage-là ou l'autre, ça m'importe peu. Moi je n'invente rien, je n'ai rien à fuir. Dehors ou dedans, c'est du pareil au même. »

A force de ne pas vivre sa vie, de traîner au-dessus d'elle comme si rien de ce qui lui arrivait ne la concernait vraiment, elle se faisait prendre parfois à ce jeu forcé, cette supercherie impavide et morne qui lui posait un pied devant l'autre à chaque fois qu'elle devait se déplacer, qui lui faisait ouvrir la bouche et avaler ses aliments à chaque repas et qui l'assistait à chaque instant comme on aide un malade, un handicapé ou un vieux.

« Un soir, j'ai oublié que j'étais en prison. J'étais à ma table, dans ma cellule, je pratiquais cette sorte d'écriture automatique qui me vide la tête, quand il lui arrive d'être moins vide que d'habitude, c'est un bon passe-misère. J'étais face au mur que je ne regardais pas, dos à la porte que je ne voyais même plus. Et puis j'ai eu faim. Vraiment, une envie bête, une envie de fille libre et bien portante, une envie de manger une chose futile et inconsistante, une gourmandise bêtasse qu'on trouve dans tous les lieux où l'on vit heureux. Je me suis levée, j'avais encore mon cahier à la main, je relisais ces phrases étranges qui me parlaient pourtant de prison et de cauchemar mais qui semblaient être à cet instant précis la curieuse vie d'une autre, des mots inventés, des faits divers qui n'étaient pas les miens. Dans une habitude qui me revenait inexplicablement ce soir, j'ai tendu la main vers la porte pour l'ouvrir, instinctive et exacte comme quelqu'un qui sait ce qu'il fait, et qui est assuré de trouver ce qu'il cherche. J'ai touché les barreaux. J'ai fait un bond comme si j'avais touché de la viande morte. C'est ça, la prison. Mais je me suis habituée maintenant, bien sûr, je n'ai plus d'absences. Pas de ces absences-là en tous cas, de celles qui vous infiltrent le souvenir dans l'os sans qu'on puisse rien y faire. Non. J'ai mûri. Et hier, quand j'ai frôlé les barreaux en sortant, ce sont eux qui ont sursauté, parce que cette fois-ci, la viande morte, c'était moi. C'est ça, la prison. »

Et puis un jour, un matin, quelque chose changea qui changea tout le reste.

C'était le réveil, chaque détenue devait sortir se mettre devant sa porte pour un coup d'œil général des gardiennes avant le petit déjeuner. Elle sortit, se posta devant sa porte ouverte et pour la première fois depuis des mois, depuis son arrivée en fait, au lieu de fixer la tâche sombre sur le revêtement de sol à ses pieds, elle leva la tête. Elle se retrouva, comme le premier soir, avec cette fille en face d'elle, l'autre, celle qu'elle avait croisée le lendemain au réfectoire et qu'elle n'avait plus vue depuis, plongée qu'elle était dans son étang de brouillard.

L'autre avait une ecchymose violacée sur la joue droite et des égratignures dans le cou, et aussi une main qui faisait une bosse énorme dans sa poche, souvenirs de réjouissances. L'autre la fixait avec toujours ses yeux brillants qui regardaient pour voir, ces yeux qui

n'avaient pas leur place ici, et qui semblaient l'enrober toute entière, elle, la naufragée, dans une bouffée d'air pur, d'air libre, une échappée miraculeuse. Deux disques moites, gris comme tout le reste et pourtant comme rien de connu.

A partir de ce moment, elle ne put quitter l'autre des yeux, et quand les gardiennes donnèrent l'ordre de se mettre en marche, elles tournèrent la tête pour se voir encore, et pour marcher au même pas.

Ce fut un trajet tout en aperçus, des regards en estafilades qui se faufilaient entre les poutres de fer, les rambardes, les détenues affamées et les matrones sévères, des yeux en pleine conversation interrompue par toute la vie des prisons, les cris, les mots, les bruits de pas bruyants, les gestes simples du matin, une main qui passe dans des cheveux, une autre qui remonte un pantalon, lisse une chemise, replie un col.

Arrivées au réfectoire elles ne s'étaient pas encore tout dit, mais elles furent séparées par des flots tumultueux de bleu fade qui s'emparaient d'un plateau, d'un bol, et du reste. Elle ne retrouva pas l'autre une fois assise, malgré ses regards jetés au hasard des visages et des corps, et son œil cherchant à retrouver le continuels reflet qui jouait dans l'œil de l'autre.

C'est ainsi qu'avait commencé sa journée, par une tâche de couleur qui avait donné au paysage des teintes moins désolantes. Cette rencontre volante, cette poursuite délicate, encillée, avait touché en elle un coin de paradis perdu, une contrée sauvage qu'il fallait apprivoiser, dont il fallait retrouver les rites, les valeurs, les élans. Pendant ce quart d'heure volé aux voleuses, sa main n'avait pas tremblé, elle en était certaine.

Mais elle devait rentrer dans son habit de prisonnière, ne pas paraître plus vivante qu'il n'était nécessaire, ne pas montrer qu'une particule d'excitation, un fragment de l'autre monde l'avait atteinte. Sa transparence l'avait fait passer inaperçue aux yeux de certains grands fauves, mieux valait s'y tenir. Mieux valait incruster sa coquille dans ce rocher rugueux où elles s'accrochaient toutes, pour au moins une journée de plus.

Elle baissa la tête, dénoua la corde qui la retenait à elle-même et entra dans le jour austère dont elle aspira la maigre lumière jusqu'au soir. Plus tard, quand justement, le soir vint, le monde était de nouveau

coloré. Elle tenait l'autre dans le creux de ses yeux, l'autre et ses reflets brillants qui questionnaient sans cesse comme s'ils ne savaient pas déjà, cette autre qui avait l'air de passer au travers de tout sans y faire de trou, dans le même déguisement de fantôme lointain, au travers des bousculades, des punitions, des insultes et des viols dans la même démarche vaporeuse du rêve éveillé. Ce rêve qui ne devait trouver de véritable réveil que dans vingt ou cent ans.

« Maintenant, mes journées sont coupées en deux : le flou et le clair. Le clair, c'est quand je la vois. Le flou, c'est tout le reste du temps. Je me lève le matin, elle est en face de moi et je perçois tous les détails. La lumière, l'odeur du bâtiment, les soudures de la rampe, les veilleuses rayées, le bourdonnement des néons, les barreaux qu'on a griffés. Elle est un filtre qui absorbe les parasites, la friture, le noir et le blanc qui se mélangent en grésillant, la ouate qui coud les yeux et les oreilles, en points de croix habiles, un filtre qui ne renvoie que les jolies couleurs, les nuances agréables, les sonorités caressantes et mates, qui disent toujours ce qu'elles pensent. Elle est un prisme qui fractionne et déforme la réalité pour en extraire des images insolites, impossibles, irréelles mais ô combien douces et odorantes. Ses yeux me taisent le cafard et la bruine. C'est encore un nouveau langage. Je voudrais ne comprendre que lui. On va comme ça jusqu'au réfectoire où on se perd, à chaque fois, à croire qu'elles se concertent toutes pour se mettre entre nous, et partout autour. Avec ce bleu fade qui me farcit les yeux, je ne vois plus rien de précis, je ne comprends plus les couleurs. Je retourne dans mon immense enclos capitoné, à nouveau seule, à nouveau vide. J'attends. J'attends que l'interminable journée se termine, gavée de cette bouillie visuelle et sonore qui pré-mâche mes perceptions et me les verse dans la tête à moitié digérées. C'est dans ces moments-là que je pense à la prison, à mon présent-prison ; aux gens que je croise, aux choses que j'entends et que j'arrive à retenir. Par exemple, un midi, j'ai mangé à côté d'une fille qui avait tué son mari à coups de couteau. Un autre jour, à la laverie, je travaillais avec une femme qui avait séquestré son frère pendant des mois avant que la police ne le retrouve à moitié mort dans son lit. Avant, dehors, si je me souviens bien, je pensais qu'il fallait être fou pour faire des choses pareilles. Juste fou, c'était simple, un mot, un seul, qui parlait de lui-même et qui expliquait tout, sans qu'on sache vraiment ce qu'il

signifiait, d'ailleurs. Quand on n'est pas médecin, on ne fait pas de distinctions, les gens sont fous et c'est tout. Aujourd'hui, entourée, cernée par ces fraudeuses, voleuses et meurtrières, je ne sais plus ce que le mot veut dire. Plus rien n'est aussi simple, elles ont toutes l'air d'avoir eu une bonne raison. Une bonne raison. Comment je peux dire une chose pareille. Peut-être que je deviens comme elles, à trop vivre dans le crime on finit par l'avoir incrusté quelque part, dans un coin de son être qui trouve ça normal. On avale la routine comme on avale une culture, j'ai les tics et les manies du nouveau monde et je m'en rends à peine compte. Par exemple, le fait de faire la distinction dehors/dedans, mais sans jamais dire hors de quoi ou dans quoi, et sans jamais donner de détails. Parce qu'au fond nous le savons toutes trop bien, et qu'en dire plus serait en dire trop. Moi je suis dedans. Je pense à ce que je serai dans vingt ans quand, ex-tôlarde aux yeux du monde, je ne saurai plus ce que je suis aux miens. Par contre, ce que je sais déjà, c'est que je ne pourrai plus dormir sans une lumière. Ce sera ça, le souvenir poissard de la prison dont je ne pourrai plus me débarrasser. Et le sien, à elle, ce sera quoi ? Qu'a-t-elle bien pu faire pour se retrouver dans la cellule d'en face ? Et quelle est cette force en elle qui fait que ses yeux accrochent encore la lumière ? J'ai bien regardé les autres, il n'y en a pas une qui puisse, par sa beauté ou sa gentillesse, ou même par sa haine et sa violence, rivaliser avec l'autre et ce grain d'esprit qu'elle semble avoir, et qui fait que je ne peux pas m'empêcher de la regarder. J'aimerais pouvoir lui parler. Pour lui dire quoi, ça je n'en sais rien, mais il y a tellement longtemps que je n'ai pas ouvert la bouche pour parler à une amie. J'ai déjà essayé de l'approcher mais on dirait que les circonstances s'acharnent contre nous, je ne suis jamais à moins de cent mètres d'elle, je ne sais pas ce qu'elle fait de ses journées. Du confit d'ennui, comme moi. Il faut que je lui parle. J'irai interroger la gardienne qui m'a à la bonne pour je ne sais quelle raison, la rousse. Je lui demanderai ce qu'elle fait, cette autre inatteignable. »

Et c'est ce qu'elle fit, dès qu'elle le put. La rousse lui répondit que l'autre travaillait ailleurs dans la prison, dans une aile qu'on était en train de rénover.

A son regard impatient et coloré, la gardienne comprit de quoi il s'agissait. Elle capta dans l'air le mouvement des mains qui s'agitent

trop, les vibrations du visage qui refuse d'attendre, l'inflexion presque autoritaire que la volonté donne à la voix. La matonne était face à un paquet de nerfs qui s'emmêlaient peu à peu, un nœud qui ne tarderait pas à se défaire, à éclater en cinglant les alentours. Et comme ce travail de gardienne ne l'empêchait pas d'être encore humaine, qu'au contraire ce bain quotidien dans le crime contribuait à le lui rendre indifférent et dérisoire, la matonne fit un geste, elle eut une attention, improbable et muette, pour ces deux écorchures que leur jeunesse lui rendait sympathiques.

Un jour de visite, la rousse les fit appeler toutes les deux au parloir, faisant croire à chacune que quelqu'un les attendait, ce qui ne s'était jamais produit auparavant. La nouvelle qui n'en était plus une arriva la première, sans conviction, cherchant vaguement dans la salle un visage connu, distinct au milieu de l'estompe perpétuelle qui lui piquetait les yeux. Au bout d'un moment, ne trouvant rien qui ressemblât à une connaissance, elle se retourna pour partir et tomba face à face avec l'autre.

Le fait de retrouver leur vis à vis de cellule moins la distance qui les séparait habituellement les saisit toutes les deux. Elles restèrent un instant debout, à se regarder, surprises, clignotantes, à l'extérieur de ce monde qui était pourtant déjà hors de tout, décryptant leur visage avec un soin particulier, troquant lentement leur étonnement instable et interrogatif pour une méditation reposante. Elles avaient l'impression d'avoir été transportées dans un autre cadre, un autre décor qui les recomposait telles qu'elles étaient vraiment, du moins telles qu'elles en avaient le souvenir.

Elles finirent par aller s'asseoir, au fond, sous les yeux étonnés des gens présents, qui ne pensaient pas que les détenues se rendaient visite de cette façon. Elles ne parlèrent pas, en fait, parce qu'il n'y avait rien à dire. Ce qu'elles avaient fait chacune pour en arriver là ne les intéressait pas, c'étaient là des considérations de casier judiciaire, stériles et étrangères. Ce qu'elles faisaient maintenant n'avait pas besoin d'être dit. Elles dégustaient simplement ce rapprochement inopiné, cette situation parfaitement anormale et qui se présentait, soudaine, comme une chance inespérée. Elles se rendirent vite compte que cet instant silencieux, électrique, rendait beaucoup trop large la table qui les séparait. Elles se rendirent vite compte également qu'elles avaient chaud de l'intérieur, qu'elles étaient bien comme on l'est au creux d'une main ouverte, qu'elles respiraient

un air que personne d'autre ne pouvait sentir et que pour cet air-là, elles auraient tué. Pour cet air de vacances, pour cette chaleur de nuit d'été, pour cette minute d'évasion réussie elles auraient assassiné le monde comme on découpe un papillon, sans se préoccuper des conséquences.

Mais de toute façon, elles avaient visiblement déjà tué, en tous cas assez pour se retrouver là. La nouvelle et l'autre restaient ainsi apparemment absentes, engourdies, englouties par la délicieuse évidence du bien-être. Et puis l'autre fit un geste, tranquille et reposé comme tout ce qui se passait entre elles depuis maintenant dix minutes, l'autre prit une des mains posées à côté des siennes, la prit pour sentir quelque chose de doux, capturer quelque chose de beau qui, à l'inverse de tout ce qu'elles connaissaient ici, ne crachait pas au visage. Les visiteurs qui les observaient en coin se détournèrent : si c'étaient ces histoires-là, ils ne voulaient rien savoir. Quant aux autres détenues, qui savaient très bien de quoi il s'agissait, elles furent victimes d'un sourire d'une seconde, d'une expression fugace qui avait le goût d'un souvenir heureux, et que personne ne pouvait plus comprendre.

Ce contact entre les deux prisonnières rappela à la nouvelle, si évaporée, à quel point elle en avait manqué, et à quel point les attouchements bruts de certaines codétenues avaient creusé ce vide. Rien n'avait plus rien à voir avec rien, elle entra dans une dimension connue d'elle seule, elle posait le pied sur le seuil coloré de l'autre, poussait la porte des deux miroirs qui la regardaient, franchissait l'apparente barrière de cette peau pâle, de cet air impassible qui lui peignaient les yeux et la tête matin après matin, depuis des semaines.

Elle voyait le vert amande des murs, le revêtement ocre du sol, les abat-jours ondulés, les rideaux vifs des fenêtres scellées : elle repigmentait le monde, et elle le repeuplait. Elle prit conscience des rares enfants venus là embrasser une étrangère, avec le rire de ceux qui ne savaient pas et l'air grave de ceux qui savaient. Elle perçut la douceur de ces femmes qu'elle avait vues jurer et cracher, la fièvre de ces mains syncopées qui cherchaient un peu de peau, un peu de joue où poser un baiser, dans les minutes fébriles qui précèdent la fin des visites.

Et puis, se tournant, elle vit l'autre et, déjà assaillie de sensations et d'éclairs, elle avala ravie une autre rose des vents, un autre nuancier,

un autre univers de picotements, de frissons, de tempêtes. Sa main dans la sienne la rendait presque folle et dans une rafale soudaine, une bourrasque, elle se dit que, quitte à mourir ici, autant mourir en couleurs. Autant mourir amoureuse.

Apercevant du coin de l'œil le dernier sourire d'un bébé qui partait, la mémoire lui revint et elle fit comme lui, pour l'autre et pour elle, et pour la rousse qui les observait un peu, de loin, elle sourit pour arrêter de vomir, pour sentir dans son ventre autre chose que l'erreur et autre chose que le vide. Elle sourit pour recouvrir la prison, pour recouvrir les murs, pour recouvrir sa propre vie, le mépris, la torpeur, les fractures, pour tout repeindre, pour tout changer, pour tout refaire mieux, tout refaire beau, tout refaire vrai. Elle sourit pour vivre encore. Malgré.

Mais les yeux voient tout, même quand on ne leur demande rien, et elle vit les détenues se diriger vers le couloir, et elle sut qu'il fallait les suivre. En passant devant la rousse, elle la remercia comme elle n'avait jamais remercié personne, avec un regard que doit avoir le naufragé que l'on hisse à bord du canot, un regard intense que doit connaître le messager qui annonce au soldat que la guerre est finie. Ou peut-être simplement le regard qui remercie n'importe qui et n'importe quoi quand il a trouvé de quoi aimer et de quoi se remplir.

Toujours est-il que le regard que les deux prisonnières échangèrent ce soir-là, avant que leur porte ne se referme sur leurs couleurs, traça un pont d'or et d'argent entre leurs deux cellules, une passerelle riche et scintillante que la nuit emprunta pour les faire rêver l'une et l'autre des mêmes éternités.

Plusieurs jours passèrent après cette visite éclatante. Un peu bancals et survoltés, ils naissaient et disparaissaient sans qu'elle ait le temps de s'en apercevoir. La prison fronçait les sourcils devant cette élève indisciplinée qui en était presque à oublier où elle était, et qui semblait de plus avoir trouvé une alliée dans les rangs pénitenciers.

« La rousse est venue dans ma cellule tout à l'heure. Elle m'a raconté qu'elle était tombée amoureuse d'une détenue dans le couloir de la mort, il y a quelques années, et qu'elle l'avait vue mourir, sans pouvoir rien faire. Sans pouvoir rien dire. Le cœur a ses raisons que la peine de mort ignore. Quand j'y pense... »

« La rousse est incroyable ! Je crois qu'elle est folle. Elle m'a dit qu'elle allait nous laisser passer une nuit ensemble très bientôt, moi et mon amour de prisonnière. C'est incroyable, elle risque gros, sa place et je ne sais pas quoi d'autre, elle est vraiment folle. Toute une nuit ! Mais non, ce n'est pas possible. Ça ne peut pas être possible. Raisonne-toi, cette femme est très gentille, mais elle est folle, il faut le comprendre. Ne te fais pas d'illusions, je les ai payées trop cher, les dernières. »

« La rousse m'a affirmé que ce serait pour ce soir. Les lumières sont éteintes, j'attends, mais je n'y crois toujours pas. Presque pas. Elle a dit aussi que ça devait rester secret mais ça devait être plus pour la forme et sa conscience : rien qu'avec le bruit des portes il y a de quoi réveiller la ville. Je me mets à avoir peur. Les privilèges sont toujours mal vus, et celui-là est de taille. Notre vie à toutes les trois va devenir un enfer, après ça. J'ai du mal à imaginer comment la mienne pourrait être pire mais je leur fais confiance. Et puis quelle importance. Je peux bien mourir demain matin, si je vois la vraie couleur des choses ce soir, j'aurai tout vu. Si elle entre dans ma cellule avec cette perle dans les yeux, je n'aurai plus besoin des miens. Je n'aurai plus besoin de rien. S'il te plaît la rousse, sois folle et ne change pas d'avis. »

Deux heures plus tard, le bruit d'une porte qu'on ouvre explose dans la nuit. Elle bondit. L'autre n'arrivera jamais jusqu'ici. Elle croit déjà entendre les questions, les insultes, les mots gras et jaloux, ces mots de prisonnières feulantes qui pourraient briser le charme des plus beaux contes de fées. Mais la douce marraine de celui-là porte l'uniforme et la matraque, et elle a toujours été la plus respectée. Peut-être parce que toutes savent qu'elle est la plus humaine.

Au fur et à mesure que les pas s'égrènent en résonnant, le silence se fait plus total : pas un grondement râpeux ne passe les barreaux d'une cellule, pas une main nerveuse ne se tend au-dehors, pas un œil enragé ne se fiche dans la lueur d'une veilleuse, ces veilleuses qui soulignent par intermittence les deux personnages furtifs, feutrines légères et presque silencieuses.

Elle attend, le souffle court et le ventre comprimé, maudissant déjà le tonnerre de sa propre porte, qui va finir de signer leur arrêt de mort mais qui va surtout érafler une fois de plus cette sourdine

arrondie de l'impatience et de l'envie, quand les choses acceptent enfin de se passer comme on l'avait prévu, comme on l'aurait rêvé.

Après l'étirement cauchemardesque de cette demi minute insupportable, les deux silhouettes s'arrêtent devant sa porte. Il y a là une grande ombre large qui tient un trousseau de clefs, et une forme plus petite à côté, plus fine, qui lui fait l'effet d'une décharge électrique. La porte s'éventre en s'ouvrant, la visiteuse entre et la porte se referme comme le coffre d'un trésor.

La grande silhouette passe un regard brillant au travers des barreaux, un regard nostalgique qui relie le cœur au cerveau en grandes giclées de sang chaud, puis s'en va, vite, vite, pour ne pas déranger, vite, pour ne pas effaroucher la magie qu'elle pensait bien ne plus revoir, vite, pour ne pas laisser jaillir ses souvenirs au milieu de ces cellules insensibles qui ne comprendraient pas, et qui n'ont jamais compris. Le bruit des bottes s'évanouit, la veilleuse regarde ailleurs. Se creuse alors dans le monde une ouverture béante.

« J'ai chaud. De l'intérieur. La prison est toujours tiède, ou froide, mais maintenant j'ai chaud. Je ne suis plus ni sourde ni aveugle, je vois dans la nuit comme deux grands yeux verts et je vois qu'elle est belle, belle comme ce qui aurait pu m'arriver de meilleur, si j'avais eu plus de chance, et douce, douce comme aurait pu l'être le monde, si nous l'avions tous vraiment voulu. Elle froisse mon drap de fantôme et le fait glisser jusqu'à terre. Tiens, j'étais dessous. J'y étais donc encore que je ne le savais pas... Ça y est, les vraies couleurs me reviennent, c'est un printemps, un carnaval, nous sommes rouges et roses, le rêve est bariolé, la nuit est bleue, et franche, et ronde comme le plus beau parfum du monde, ce n'est plus gris, je ne suis plus grise, je ne suis plus blanche, je ne suis plus rêche, je suis immense, je vous vois tous, j'existe encore, il en faudra plus pour me faire disparaître, pour nous faire disparaître toutes, vous n'en viendrez pas à bout, j'existe même si tout est noir, c'est la nuit dont j'ai rêvé et c'est un beau noir de dehors, un beau noir, oui, que vous ne connaissez pas parce qu'il sent comme le premier jour sur terre et que vous n'avez jamais connu le dernier, le dernier qu'on se partage toutes ici, comme le reste de viande sur un os. Vous êtes l'os et moi j'existe. Je suis une condamnée à mort et elle est mon dernier repas. Vous ne savez rien. »

Le réveil. La sensation de décalage horaire : le voyage à été long. Le premier pied qu'on pose à terre, et qui tangué. Le mal du pays, vite. Les souvenirs que l'on remâche avidement, pour être bien sûr que l'on n'a pas rêvé. L'envie de repartir qui ferait presque vomir, tellement elle étreint fort. La présence. La présence de l'autre qui n'est plus là mais qui a existé plus assurément que tout ce qui nous entoure à présent. La vaporeuse, assise sur son lit pendant les minutes qui précèdent le réveil général, s'est sculptée dans la pierre. La vaporeuse est maintenant taillée dans le marbre. Elle ne redoute plus le vent. Ni la brume, ni la bruine, ni les courants d'air, ni rien de ce qui pouvait l'éparpiller auparavant. Elle est maintenant toute entière. Elle ne craindra plus rien.

Les jours qui suivirent furent totalement irréels. Il n'y eut ni heurts ni représailles. Il semblait même que la vie environnante s'écartait pour leur laisser le passage, princesses des bas-fonds qu'elles étaient devenues. Parce que la prison assèche, éteint, équarrit et éviscère le moindre souvenir de sentiment, elles qui l'avaient reconquis avaient atteint dans les esprits une sphère indéfinissable, une espèce de royaume que les détenues elles-mêmes ne parvenaient pas à s'expliquer.

Les deux amantes avançaient dans ce monde comme deux petites madones, mythe collectif incompréhensible pour une histoire d'un autre temps. Le mot était passé partout, et seules les autres gardiennes ignoraient tout. La rousse était leur supérieur et elle était désormais une sainte aux yeux de ses prisonnières. Ses deux protégées étaient devenues le pavillon claquant de ce qui ne pouvait exister que dehors et qui s'était, malgré les murs, frayé un chemin jusqu'ici, affirmant à tous les êtres qu'ils avaient encore le droit d'aimer. Qu'ils étaient encore humains.

La rousse sentait bruire autour d'elle des petites ailes de vie, presque imperceptibles, comme tout ce qui est beau, et toujours désarmantes, comme tout ce qui est vrai. Elle voyait dans les regards un frisson de miracle qui la rendait joyeuse. Et puis tout cela mourait très vite, comme tout ce qui est captif. Quant aux deux autres, cela faisait longtemps qu'elles ne voyaient plus rien. Elles étaient plus solides que le roc, dans leur enveloppe diaphane qu'on ne bousculait plus. Elles étaient ailleurs et tout le monde le savait, car c'était un ailleurs que tout le monde leur enviait.

La rousse leur laissait une nuit par semaine. C'était maintenant un rituel pour les résidentes de cette partie de la prison, elles s'endormaient le soir en guettant inconsciemment le vacarme de la liberté qui résonnait dans tout le bâtiment, ces portes ouvertes et fermées qui découpaient des courants d'air dans un air oublié. L'une d'elles avait même dégoté, un de ces soirs-là, une radio grésillante qui lâchait comme des bulles de vieilles chansons dansantes au travers des barreaux, babioles souvenir d'un pays qu'on a connu. C'était alors une joie que de vivre l'amour, même à travers le corps d'un autre.

« C'est mon anniversaire aujourd'hui, le premier que je passe en prison. Le premier d'une longue suite. Je ne les fête plus depuis déjà plusieurs années mais ce soir elle est là, avec moi, et ça c'est une soirée qui vaut la peine d'être née. »

Les jours passent, rien ne change.

« C'est stupide mais je redoute déjà le jour où, dans vingt ans, je vais devoir sortir. Je voudrais être heureuse comme ça à perpétuité. Moi qu'ils avaient condamnée à l'enfer...ils seraient bien punis. »

Des mois filèrent ainsi. Elle ne savait plus vraiment combien, le compte à rebours des années avait peut-être même déjà commencé. Elle ne savait plus compter. Elle savait sourire, embrasser, rêver, frissonner, mais compter avait disparu de son monde mental. Tout comme pleurer, s'effacer, trembler, oublier, autant de verbes qu'elle ne conjugait plus. La prison n'était plus qu'une matrice, un programme informatique dans lequel elle évoluait, un amas mou de pixels entremêlés où elle seule était vraiment vivante. Elle seule et l'autre, bien sûr. Elles n'étaient que deux à être bien réelles.

Leurs conversations étaient uniques : toujours entretenues à voix basse, entrecoupées de longs silences, écourtées par le moindre mouvement extérieur, comme une bête qu'on effarouche, elles ne parlaient ni de ce monde ni de l'autre, ni du dehors ni du dedans mais d'un troisième univers qui semblait les attendre depuis longtemps, et qu'elles avaient découvert un matin imprévu comme le navigateur bute soudain sur une terre inconnue. Tout comme lui, elles étaient parties en reconnaissance.

D'abord la plage, silencieuse et déserte ; ensuite la végétation foisonnante, craquante et pleine du sommeil des arbres ; puis enfin l'île toute entière, affamée, chaude et gourmande d'elles, qui découpait dans l'horizon amorphe une escale merveilleuse. Cet horizon qu'on leur avait promis, du haut du tribunal, elles ne le rejoindraient pas. Pas tant qu'elles seraient là, à l'abri, au fond d'un ventre qui les couvait. L'île les retenait loin du sang, elles n'auraient plus jamais son goût sucré dans la bouche.

Ainsi les petites madones flottaient au milieu des autres, au-dessus des repas, au-dessus des tâches, au-dessus du temps qui ne s'occupait plus d'elles. Les chérubins des geôles étaient au-dessus de tout ; on les appelait les Sables, parce qu'elles filaient entre les longs doigts gris de la prison et que rien ne pouvait les retenir, parce qu'elles étaient dorées et dures, parce qu'elles mettaient un grain de rêve au fond du cachot, un grain qui brillait dans l'ombre, et parce qu'elles semblaient avoir vue sur la mer, vue sur le monde, les yeux dans un pan du bonheur.

Mais on ne condamne pas au bonheur. Les prisonnières qui ne savaient plus que compter et qui avaient recensé consciencieusement les jours et les nuits purent seules, quand l'histoire se termina, dire combien de temps tout cela avait duré.

Un matin de mai, au réveil, la rousse vint voir sa protégée dans sa cellule. Il y avait dans son attitude quelque chose de spécial, une espèce de maladresse craintive, une gêne dans l'œil qui ne lui ressemblait pas du tout. La rousse resta debout dans le grand rectangle de la porte ouverte, où les yeux de la prisonnière retraçait malgré elle les rayures des barreaux. La gardienne eut un début de parole trop éraillée pour être comprise. Elle s'arrêta, toussa et reprit.

Elle était libre. La détenue. Elle était libre. La rousse avait tenu à lui annoncer cela elle-même mais elle regrettait maintenant de s'être chargée d'une tâche aussi étrangement cruelle. Quel effet ça fait, la liberté ? Le véritable coupable du meurtre dont elle avait été accusée avait été arrêté pour un autre crime, et il avait avoué être responsable du précédent. Tout concordait beaucoup mieux. Tout le pâle jargon de la justice se trouvait beaucoup mieux employé : le mobile, les témoignages, les faits et le reste.

Après le silence, la rousse lui énuméra machinalement les formalités qu'elle allait devoir remplir pour sortir. Pour sortir aujourd'hui

même. A ce mot d' « aujourd'hui », la prisonnière leva les yeux sur la grande silhouette qui se découpait sur le jour encore emmêlé des néons, sur cette grande silhouette-là, qui l'avait ressuscitée et qui voulait maintenant la replonger dans son néant. L'y replonger « aujourd'hui même ». Que pouvait-elle y faire.

Pendant ce temps qui perdait encore toute mesure de lui-même, les détenues des cellules voisines émiettaient la nouvelle comme on transmet la peste, en chuchotant, en allant vite, en sentant cette première fièvre qui saisit et qui gardera, au bout du compte. La rousse baissa les yeux, à l'image des faibles qui la craignaient, puis les releva pour les poser sur la prisonnière de marbre, ce bloc inatteignable. La statue écoutait, et la gardienne savait ce qu'elle écoutait.

La captive sentait cette rumeur s'éloigner de sa cellule, cette rumeur qu'elle aurait retenu, si cela avait été possible. Elle écoutait la nouvelle de sa propre liberté voltiger, rebondir, s'infiltrer, ramper sous toutes les portes et franchir toutes ces serrures qui ne cédaient à personne. Elle suivit des yeux le trajet de cette rumeur. Son regard s'arrêta sur la cellule d'en face, où dormaient sûrement encore deux oreilles ignorantes. Elle attendit. Soudain, deux mains blanches sortirent de l'ombre et agrippèrent chacune un barreau, laissant apparaître dans l'intervalle de leurs deux tâches un reflet fixe qui n'était pas sûr d'avoir bien entendu. L'innocente se remplit de ce reflet jusqu'à s'en faire crever les yeux, puis elle baissa la tête. La rousse aussi. Puis la rousse sortit.

La petite madone resta assise sur son lit. Elle pensait à cet assassin idiot qui n'avait rien trouvé de mieux à faire que de se laisser prendre, d'abord, et de se coiffer ensuite du privilège de cet autre meurtre où elle l'avait croisé, sans qu'il le sache, et où elle l'avait délesté de son crime pour en charger sa propre vie et sa propre conscience. Dans un moment de désespoir et de dégoût d'elle-même, un de trop, elle avait pris l'arme encore chaude pour la parer de ses spirales personnelles, ses dessins concentriques qui n'avaient jamais caressé personne et qui faisaient d'elle quelqu'un de différent. Elle avait manipulé la scène, changé quelques détails, échafaudé une histoire qu'elle ne pensait pas que l'on croirait et elle attendait là, à l'orée de son long suicide, inconsciente et déjà jugée par tous ses mauvais souvenirs, absente et déjà condamnée par tous ses pauvres échecs.

Heureusement pour elle, on accuse plus facilement que l'on inno-

cente. Mais elle regrettait maintenant de ne pas s'être entendue avec le meurtrier, de ne pas avoir profité de ce crime qu'ils avaient en commun pour se mettre d'accord sur leurs choix respectifs, lui de tuer, et elle de mourir. Il était pris maintenant, et on ne voulait plus d'elle.

Son histoire commune avec l'assassin prenait fin, en même temps que son parcours lumineux avec les deux tâches blanches qui blanchissaient encore, jusqu'à toucher du doigt la transparence, de l'autre côté de la liberté qui séparait désormais leurs deux solitudes.

28 août. Il fait chaud. Les terrasses des cafés s'égosillent, les parcs trébuchent sur des ribambelles d'enfants, les rues s'emplissent et se désemplissent en marées irrégulières et le monde commence à retenir son souffle, avant septembre et son automne.

Elle est assise à une table, sous une tonnelle odorante, un verre devant elle et un livre à la main. Elle semble vivre avec assurance, colorée et présente comme quelqu'un que l'on remarque, et à qui on ne peut pas refuser le droit d'exister. Elle a rendez-vous avec quelqu'un, une connaissance, peut-être une amie. Personne ne pensera que c'est une amitié de prison, et pourtant c'est le cas. Une ex-détenue qui a purgé sa peine comme on dit, du moins l'officielle, et qui ré-apprend à vivre. Cette toute nouvelle habitante du monde tenait absolument à la voir.

La liseuse ferme son livre et le pose sur la table : elle vient d'apercevoir son rendez-vous qui monte les quelques marches de pierre menant à la tonnelle. Elles se saluent. Elles s'assoient l'une en face de l'autre. Après la conversation brève et superflue qu'il est d'usage d'avoir quand on retrouve une vieille connaissance, l'ex-détenue se tait, et se met à jouer nerveusement avec un morceau de sucre encore emballé. Elle s'excuse. Elle dit qu'elle n'est pas sûre de bien faire mais qu'elle ne peut pas faire autrement. Elle dit d'autres choses encore avant de regarder son interlocutrice dans les yeux, puis elle n'y tient plus. Il faut que ça sorte. Quelqu'un s'est pendu. « Ton amie ». La petite madone.

L'autre écoute. Dans ses yeux, il n'y a rien. Rien que le fil linéaire d'un morceau de sa vie qu'elle fait défiler, et qu'elle revit pour cinq secondes. Rien que le souvenir un peu âcre de cette amie qu'elle

a connue dans l'enfermement et qu'elle a quittée pour la liberté, cette liberté qui lui forçait alors l'âme et la main. Elle revoit cette fille qu'elle n'aurait jamais connue sans la prison, cette relation qui n'aurait pas eu de sens s'il y en avait eu autour d'elles, cet amour de suicidées qui s'étaient jetées l'une sur l'autre comme on s'agrippe à la première chose venue quand on glisse. Cette folie sensible qui lui avait rendu ses sens. Mais la glissade n'avait pas duré vingt ans, on avait pipé les dés, la vie et le reste.

Ce soir-là, avant de s'endormir, elle regarda longuement la veilleuse allumée au bas du mur, son petit boulet de prisonnière qui lui roulait encore dans la tête, puis elle murmura :

« Bonne nuit, Manon. »

Ça n'aura été qu'une histoire de prison.